



LITTÉRATURES

Sur les ruines

La Mort à Rome
de Wolfgang Koeppen

Traduit de l'allemand par Armand Pierhal et Maurice Muller-Strauss, révisé par les éditeurs, postface de Johann Chapoutot, Les Éditions du Typhon, Marseille, 2019, 244 pages, 17 euros.

L*a Mort à Rome*, dont le titre est un écho délibéré à *La Mort à Venise*, de Thomas Mann, paraît en 1954 (1). C'est le troisième volet de ce que Wolfgang Koeppen (1906-1996) a appelé sa «*trilogie de l'échec*», consacrée à l'Allemagne d'après la seconde guerre mondiale. Lui qui a réussi à échapper à l'engagement dans la Wehrmacht y décrit avec un désespoir féroce un peuple déboussolé après «*un siècle d'abrutissement national, de dressage militaire, d'étroitesse d'esprit bourgeois qui s'était malheureusement muée en folie des grandeurs et en frénésie dès qu'elle était enfin sortie de son lit étroit*».

Rome, au début des années 1950. Siegfried Pfaffrath, un jeune compositeur allemand, vient assister à la première de sa symphonie. Il ne s'attend pas à retrouver dans cette ville d'autres membres de sa famille, cette «*tribu*» à laquelle il a horreur d'appartenir. Car la génération précédente a trempé dans le crime. Son oncle, ancien dirigeant nazi et meurtrier de masse, a trouvé asile dans un pays arabe où il s'est reconverti dans le trafic d'armes, «*confiant dans les tueries futures*». Il est à Rome pour négocier des contrats. Le père de Siegfried a fait le voyage pour le convaincre de rentrer au pays. Lui-même a rallié sans états d'âme le régime de Bonn, comme il avait participé à l'ascension d'Adolf Hitler. Devenu maire de sa ville, il est fier d'avoir «*repris sa place auprès de l'assiette au beurre*» et se targue de pouvoir faire disparaître le dossier compromettant de son beau-frère. Quant aux femmes, la mère et la tante de Siegfried, elles restent des fanatiques du Führer.

Cette génération à jamais compromise rejette au titre de «*simple maladie du siècle*» ou «*symptôme de puberté attardée*» les conflits de conscience des fils. Si son frère Dietrich s'apprête à suivre les traces de leur opportuniste de père, Siegfried l'artiste, le rebelle, l'homosexuel, qui désire «*les gamins des rues un peu sales*», ne croit plus en l'avenir, ne croit plus aux forces collectives, «*ne croit plus à aucune union, pas même celle des prolétaires et des intellectuels*» que promet le communisme. Il n'a d'espoir qu'en sa musique, «*parce qu'elle s'adresse aux solitaires*». La figure la plus pathétique est sans doute celle d'Adolf, le fils du tueur de Juifs. Âme torturée, il se prépare à la prêtrise mais le doute l'assaille : comment «*deux millénaires d'illumination chrétienne*» ont-ils pu produire un monstre comme son père ?

Koeppen s'immisce tour à tour dans les pensées des protagonistes, dont les flux de conscience composent un kaléidoscope vertigineux. Tous se croisent et se frôlent, s'épient, s'affrontent, dans une Rome dont Koeppen souligne avec apreté les contrastes : l'austérité antique avoisine l'opulence ostentatoire des papes, la capitale des arts est aussi celle de Benito Mussolini, les palais abritent dans leurs sous-sols les anciennes geôles et les tavernes interlopes.

Après ce roman très noir, Koeppen n'écrit plus sur l'Allemagne, où son œuvre a été couronnée dès 1962 par le prestigieux prix Georg-Büchner. Il est considéré comme une des grandes voix de la «meilleure Allemagne» d'après-guerre, celle de Heinrich Böll ou de Günter Grass.

DOMINIQUE AUTRAND.

(1) La traduction française, révisée pour la présente édition, a paru en 1962 aux éditions Albin Michel, Paris.



EUROPE

RUSSIE 2019. Regards de l'Observatoire franco-russe. – Sous la direction d'Arnaud Dubien

L'inventaire - Nouveaux Angles, Paris-Moscou, 2019, 575 pages, 95 euros.

Dans son rapport annuel, l'Observatoire franco-russe revient sur la situation du pays en 2019 à travers une cinquantaine d'articles de chercheurs et d'analystes français et russes. L'introduction d'Arnaud Dubien, le directeur de ce laboratoire d'idées situé à Moscou, examine les turbulences sociales (réforme des retraites, crise des déchets). Tandis qu'une contribution analyse la «*fabrique des élites russes*», «*énième tentative de favoriser l'émergence (...) d'une véritable méritocratie*» dans le recrutement de la haute fonction publique, qui se heurte à l'influence, persistante et renouvelée, des services de sécurité au cœur de l'appareil d'État. Comme dans ses précédentes éditions, la livraison 2019 consacre une place importante aux régions (Arctique, Tchétchénie, Extrême-Orient). Une plongée dans le monde du rap russe permet de rappeler que la Russie n'est pas seulement un État, trop souvent réduit à son seul dirigeant, mais également une société connectée au reste du monde.

HÉLÈNE RICHARD

L'ART DE DURER. Le fascisme au Portugal. – Fernando Rosas

Éditions sociales, Paris, 2020, 346 pages, 22 euros.

Pour les droites républicaines et libérales, la dictature qui se met en place au Portugal en 1926 ne doit être qu'une parenthèse, destinée à faire face au désordre dont elles attribuent la responsabilité au système parlementaire. Sous l'impulsion du ministre des finances, Antonio de Oliveira Salazar, elles endossent finalement le projet de construire un «*État nouveau*», aux côtés des franges autoritaires de la droite, de l'armée et des classes possédantes : c'est la naissance du fascisme portugais. Le peuple n'est plus que l'objet d'une politique décidée au sein d'un État qui se pense comme l'incarnation de la nation. Cette histoire très documentée montre comment Salazar, devenu président du conseil des ministres, saura durer en organisant le pouvoir et les équilibres politiques entre les groupes qui soutiennent la dictature. Le régime parvient en effet à traverser la seconde guerre mondiale, les crises internes et la vague décolonisatrice des années 1960 sans être menacé. C'est de l'armée – longtemps indispensable pour assurer sa survie – que proviendra finalement la contestation qui provoquera la chute de ce fascisme sui generis.

OBEY AMENT

L'ILLUSION LOCALISTE. L'arnaque de la décentralisation dans un monde globalisé. – Aurélien Bernier

Utopia, Paris, 2020, 192 pages, 10 euros.

Après avoir déconstruit la fable de la «mondialisation heureuse», Aurélien Bernier s'attaque dans son dernier essai à celle d'un «localisme» tout aussi béat. L'idéologie a imprégné le Parti socialiste au cours des années 1970, à la faveur de son repli électoral sur les mairies, de l'essor de la question écologique et de l'émergence d'une «deuxième gauche» antiétatiste. Bernier pointe les faux-semblants des lois de décentralisation de 1982 et 1983, qui amorcent en fait un processus de regroupement fort des collectivités. Or cette régionalisation, favorisée par l'Union européenne, étouffe l'économie locale, l'éligibilité aux fonds structurels européens étant conditionnée au respect de la libre concurrence et de l'ouverture aux investissements privés. L'exemple de l'annulation d'un référendum prévu par le Gers sur les organismes génétiquement modifiés au motif que le département n'est pas compétent pour interdire une expérimentation autorisée nationalement illustre l'«arnaque» consistant à faire passer la «proximité» administrative pour de la démocratie.

LAURA RAIM

AMÉRIQUES

LA VÉRITÉ VAINCRA. – Lula.

Le Temps des cerises, Montreuil, 2020, 210 pages, 14 euros.

Dans cet entretien mené en 2018, l'ancien président brésilien Luiz Inácio «Lula» da Silva présente sa vision de la politique et ses projets pour un troisième mandat, dont son incarcération à la suite d'un procès qu'il dénonce comme une «*farce montée avec un but politique*» l'a certainement privé. Il s'agit d'un livre de réflexions et d'analyses livrées à chaud, ponctuées d'anecdotes. Lula fait le bilan de ses deux mandats présidentiels (2003-2010) – «*presque une révolution pacifique*», estime-t-il – et porte un regard critique sur les années de la présidence de M^{me} Dilma Rousseff (2011-2016), sur ses politiques d'austérité et ce qu'il considère comme son manque de fermeté. Il souligne les enjeux qui ont conduit les élites politiques et économiques à s'organiser pour l'empêcher de revenir à la présidence. L'entretien est suivi du texte du discours qu'il a prononcé après sa libération, en novembre 2019 : il y dénonce les actions du président Jair Bolsonaro et y annonce son retour au combat politique.

O. A.

PROCHE-ORIENT

LE MONDE ARABE EXISTE-T-IL (ENCORE) ? – Collectif

Institut du monde arabe-Seuil, Paris, 2020, 288 pages, 25 euros.

La collection «Araborama» accueille ici chercheurs, journalistes, artistes, écrivains, intellectuels, linguistes, dessinateurs... qui racontent et rendent compte des changements en cours dans l'espace arabe contemporain. Toutes les contributions partagent une passion contagieuse des deux rives de la Méditerranée et tentent de dessiner les contours poreux d'un monde qui ne saurait s'écrire au singulier. La démarche a notamment pour intérêt d'offrir aux néophytes comme au «grand public cultivé» un ensemble de connaissances pluridisciplinaires, grâce à une grande variété de sujets rarement abordés dans les médias. Loin de se cantonner à une actualité dramatique, les auteurs (Bertrand Badie, Nabil Moulina, Henry Laurens, Leyla Dakhli...) suggèrent une nouvelle cartographie émotionnelle. Mais c'est aussi un monde très fragmenté, déchiré par la violence, de la Syrie au Yémen, de la Libye à l'Irak qui est évoqué : un monde, selon Hamit Bozarslan, «où la possibilité de construire une mémoire a disparu».

TIGRANE YÉGAVIAN

KURDES, LES DAMNÉS DE LA GUERRE. – Olivier Piot

Les Petits Matins, Paris, 2020, 288 pages, 17 euros.

Fruit de reportages sur le terrain et de sources de première main, la synthèse du journaliste Olivier Piot entend présenter les conflits qui ravagent le Proche-Orient à travers un point de vue kurde, et fait le pari de ne pas glisser dans l'idéologie. Il sort néanmoins de sa réserve pour dénoncer ce qui lui apparaît comme le cynisme des autocrates russe et turc, trop faibles selon lui pour peser seuls sur l'échiquier syrien, assez habiles pour faire usage de la carte kurde quand leurs intérêts géostratégiques sont en jeu. Il ne cache pas non plus son désarroi face à l'attitude des Occidentaux, que leur manque de vision et de cohérence aurait rendus inaudibles. Enfin, il reste lucide sur les failles des dirigeants. Sacrifiés sur l'autel de la réalité, des alliances éphémères, des tractations et des trahisons successives, quarante millions de Kurdes attendent toujours que soient entendues et satisfaites leurs revendications. Les Kurdes demeurent le plus grand peuple sans État, et cette situation, de l'Irak à l'Irak, de la Turquie à la Syrie, imprégnera toute la région dans les années à venir.

T. Y.

MUSIQUE

Des paillettes si politiques

En plein Mardi gras, alors qu'il descendait d'un jet-ski sur une plage de São Paulo, le président brésilien Jair Bolsonaro a improvisé une déclaration sur Facebook Live. Objet de son courroux : l'image d'une école de samba «*bafouant les religions*», selon lui, lors du dernier carnaval de Rio, qui s'est achevé le 24 février. Cette image est celle d'un Christ au «*visage noir, sang indigène, corps de femme*», comme le décrivent les paroles d'*A Verdade vos fará livre* («La vérité vous affranchira») entonnées lors du défilé de l'école Mangueira – une samba-enredo, l'un des sous-genres de cette musique populaire qui en compte une vingtaine (1).

Ce titre, citation de l'Évangile selon Jean, reprend précisément les premiers mots prononcés par M. Bolsonaro, le 28 octobre 2018, au soir de son élection, qu'avaient soutenue les Églises évangéliques. Établie dans une favela proche du stade Maracanã, Mangueira est récidiviste : en 2019, elle a été sacrée championne après avoir défilé derrière une bannière dénonçant la «*dictature assassine*» du président tout juste intronisé. D'autres écoles lui emboîtent le pas. Entre le carnaval et M. Bolsonaro, le torchon brûle.

À Rio, le premier concours des écoles de samba date de 1932 (2). Mais sa politisation est plus récente. Alors que les défilés glorifiaient le peuple brésilien et son

hédonisme plus ou moins fantasmé, l'école Salgueiro fut la première à durcir le ton, en 1960, en adoptant la résistance à l'esclavage comme thématique. Durant la dictature militaire (1964-1985), le carnaval est carrément devenu la soupape des revendications piétinées le reste de l'année. Des sambas célébrèrent les cultures et cultes d'origine africaine, ou attaquèrent frontalement la junte, par exemple *Heróis da liberdade*, d'Império Serrano, en 1969, tandis que le cycle des tortures et assassinats était à son apogée, ou *Macobeba – O que dá pra rir dá pra chorar*, d'Unidos da Tijuca, en 1981 : «*Maudit animal / Si tu m'as entendu / Et que tu n'aimes pas ma samba / Éloigne-toi du Brésil*». En 1989, en pleine crise économique, Beija-Flor défila derrière un Christ rédempteur couvert de sacs-poubelle et entouré de mendiants, malgré la demande d'interdiction de l'archidiocèse.

Plus récemment, l'école Imperatriz a dénoncé les attaques de l'industrie agroalimentaire contre les populations indigènes (2017) tandis que Paraíso do Tuiuti a représenté en vampire le président Michel Temer, successeur de M^{me} Dilma Rousseff après la «*destitution*» de cette dernière (2016). Mais la fronde est encore montée d'un cran, cette année, alors que M. Marcelo Crivella, maire évangélique de Rio, a privé de subventions les écoles du Groupe spécial, qui rassemble les meilleures. Sur les treize membres de cette «première division», les

deux tiers ont dénoncé la corruption, les violences policières, le racisme, les inégalités sociales, la destruction de l'Amazonie, les *fake news*... L'école lauréate, Viradouro, moins virulente, rendit hommage aux *Ganhadeiras de Itapuã*, une communauté d'esclaves noires qui achetèrent leur émancipation en lavant des vêtements et en vendant du poisson. Elles furent les «*premières féministes du Brésil*», selon Viradouro, sujet sensible alors que M. Bolsonaro est coutumier de propos misogynes.

Le président n'a pas encore osé toucher au carnaval, sinon en l'accusant de toutes les turpitudes. Jusqu'à quand ? Alors que la censure vise déjà les secteurs du cinéma et de la musique, M^{me} Damares Alves, la ministre de la femme, de la famille et des droits de l'homme, également pasteur évangélique, s'est exprimée le mercredi des Cendres au sujet des défilés tout juste achevés : «*Amusez-vous, mais ne vous amusez pas avec la foi. (...) Le gouvernement Bolsonaro va travailler pour que soit respectée la liberté religieuse.*»

ÉRIC DELHAYE.

(1) «Mangueira 2020. Desfile completo», www.youtube.com

(2) Cf. Jean-Philippe Biehler, *La Samba du carnaval de Rio. Observations et réflexions*, L'Harmattan, Paris, 2019, et Walnice Nogueira Galvão, *Le Carnaval de Rio. Trois regards sur une fête brésilienne*, Chandeigne, Paris, 2012.

ASIE
CHINA CORP. 2025. Dans les coulisses du capitalisme à la chinoise. – Jean-François Dufour <i>Maxima, Paris, 2019, 240 pages, 24,80 euros.</i> Il est rare de lire des études sur les entreprises chinoises, leurs liens capitalistiques, leurs modes de fonctionnement, leurs relations avec l'État. Jean-François Dufour, sinologue et directeur d'un cabinet de conseil stratégique, nous offre un vaste panorama d'un monde loin d'être monolithique. Si la part des entreprises publiques dans le produit intérieur brut (PIB) chinois est passée de 90 % au début des années 1980 à environ 30 % aujourd'hui, l'État n'a pas renoncé à peser sur les grandes orientations. Depuis 2015, le programme «<i>Made in China 2025</i>» apparaît comme la boussole sur laquelle tout le monde (ou presque) doit s'orienter. Les grands groupes publics, invités à devenir des champions mondiaux, servent de fer de lance dans leur domaine. Les entreprises privées ont les mains libres... pour autant qu'elles se mettent au service du plan ou en tout cas ne l'entravent pas. L'auteur décrypte la difficile reprise en main du système financier par l'actuel gouvernement. Avec des exemples concrets, on voit, de l'intérieur, comment fonctionne le capitalisme à la chinoise. MARTINE BULARD HAÏKUS & CHANGEMENT CLIMATIQUE. Le regard des poètes japonais. – Alain Kervern <i>Géorama, Porspoder, 2019, 98 pages, 12 euros.</i> Les auteurs de haïkus ont l'habitude de regarder la nature. En ces temps de dégradation de l'environnement, ils observent donc ses mutations. Ainsi, un des auteurs décrit la disparition du <i>medaka</i>, un poisson autrefois familier des cours d'eau et des rizières. Outre les commentaires des poèmes sélectionnés, cet essai donne des explications scientifiques aux phénomènes constatés. On apprend ainsi que l'extinction du <i>medaka</i> pourrait être due à l'éradication d'une espèce de moustique au Japon, dont les larves nourrissaient les gobe-mouches – qui mangent désormais des œufs de poisson de petite taille, dont ceux du <i>medaka</i>. Alain Kervern insiste particulièrement sur la mise en danger de la diversité biologique par le réchauffement climatique, qui «<i>doit être pour les poètes de haïkus l'occasion d'une mobilisation de tous les instants</i>». Les haïkistes pourraient devenir de véritables lanceurs d'alerte, suggère-t-il. Il faut dire que leur voix porte au Japon. De nombreux clubs de poésie témoignent du succès populaire de cet art, et les grands quotidiens consacrent chaque semaine une demi-page à une sélection de haïkus envoyés par les lecteurs. ÉMILIE GUYONNET

POLITIQUE
LA LUTTE OU LA CHUTE! – Noam Chomsky <i>Lux, Montréal, à paraître le 11 juin, 121 pages, 12 euros.</i> Cette série d'entretiens de 2018 avec Noam Chomsky, au contenu très inégal, comporte des précisions importantes et des remarques paradoxales. Interrogé sur la Syrie, Chomsky contredit sans hésiter certains «anti-impérialistes» en estimant que M. Bachar Al-Assad, et non l'intervention américaine, est «<i>responsable de la plupart des atrocités commises</i>». Paradoxal, le militant qu'il fut contre la guerre du Vietnam, loin de se réjouir de la déroute de l'armée américaine, regrette qu'en définitive les États-Unis aient atteint leur but, en ayant suffisamment détruit le Vietnam pour «<i>empêcher toute menace d'un développement indépendant</i>» d'un pays, dorénavant soumis au marché mondial capitaliste. Par ailleurs, il juge que l'intervention russe dans l'élection américaine de 2016 constitue «<i>une blague</i>» si on la compare à l'intervention, ouverte et impudente, des autorités israéliennes au service des élus, démocrates ou républicains, qui leur servent de ventriloques à Washington. Optimiste malgré tout, Chomsky conclut que les énormes progrès réalisés par les militants écologistes, féministes, homosexuels donnent à ceux qui se battent sur d'autres fronts des raisons d'espérer.

SERGE HALIMI LES LUTTES DE CLASSES EN FRANCE AU XXI^e SIÈCLE. – Emmanuel Todd (avec la collaboration de Baptiste Touvery) <i>Seuil, Paris, 2020, 384 pages, 22 euros.</i> Tout menace de gâcher cette lecture : Todd s'adore, Todd divague, Todd fait bon marché de son vote en faveur du traité constitutionnel européen en 2005. Ou de son «hollandisme révolutionnaire» sept ans plus tard. Forcément, l'essayiste inspire quelques réserves. Mais quel souffle ! Et quel panache !... Contre l'Insee, les premiers chapitres décrivent une société française «<i>dominée statistiquement par des classes moyennes atomisées et appauvries</i>» ; contre les tenants du mérite, l'auteur déplore une extension de l'éducation supérieure qui permet surtout aux diplômés de ne plus vivre qu'entre eux. Plus politique, la deuxième partie, à la manière du Karl Marx des <i>Luttes de classes en France</i> ou du <i>18 Brumaire</i>, propose «<i>un examen de l'histoire absurde qui s'est faite de 1992 à 2018, véritable comédie jouée, à leur insu peut-être, par les politiques et par les citoyens</i>». Une double approche pour expliquer l'acceptation de l'euro malgré son échec économique. Pour comprendre aussi le cycle de lutte des classes qui se serait ouvert avec le mouvement des «gilets jaunes», ce «<i>Mai 68 de la baisse du niveau de vie</i>». GRÉGORY RZEPSKI
--